

Les techniques quantitatives de la planification, par FRANÇOIS PERROUX. Un vol., 5⁵/₈ po. x 9, broché, 315 pages. — PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE, 108, Boulevard Saint-Germain, Paris, 1965

R. D. Hirsch

Volume 41, numéro 4, janvier–mars 1966

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1003133ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1003133ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0001-771X (imprimé)

1710-3991 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hirsch, R. D. (1966). Compte rendu de [*Les techniques quantitatives de la planification*, par FRANÇOIS PERROUX. Un vol., 5⁵/₈ po. x 9, broché, 315 pages. — PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE, 108, Boulevard Saint-Germain, Paris, 1965]. *L'Actualité économique*, 41(4), 749–751. <https://doi.org/10.7202/1003133ar>

choses, un abrégé de l'ensemble de son travail. *L'intégration territoriale* publié dans la collection « Que sais-je ? » (P.U.F., 1965) atteindra probablement un public plus vaste que *L'Europe solidaire*. L'une ou l'autre des publications permettra, à des degrés divers, de mieux faire connaître et comprendre l'enjeu de la construction européenne.

Louis Reboud

Les techniques quantitatives de la planification, par FRANÇOIS PERROUX. Un vol., 5 $\frac{5}{8}$ po. x 9, broché, 315 pages. — PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE, 108, Boulevard Saint-Germain, Paris, 1965.

Cet ouvrage que le professeur Perroux aurait tout aussi bien pu intituler « Tentative pour dépasser les méthodes actuelles d'analyse des relations inter-industrielles et intersectorielles » ne parle que très peu de planification. Si une première partie, relativement courte, aborde, d'une manière très générale, un certain aspect des techniques quantitatives de planification, la seconde, de loin la plus importante, poursuit l'analyse des effets d'entraînement, déjà amorcée dans d'autres articles et ouvrages.

Après avoir brièvement constaté la carence du marché dans la réalisation de l'équilibre (tendances oligopolistiques, importance du secteur public, actions asymétriques des divers agents...), François Perroux conclut — ce que personne aujourd'hui n'essaiera de contester, quelles que soient les restrictions apportées — à la nécessité d'un plan défini « comme un ensemble rationnel de macro décisions de l'État tendant à des équilibres concrets et dynamiques voulus, différents de ceux que l'économie des marchés très imparfaits eût dégagés par son fonctionnement spontané ». Mais si l'élaboration du Plan doit utiliser un modèle (explicatif ou normatif), celui-ci doit être « opératoire », c'est-à-dire « permettre d'agir pratiquement sur des variables-moyens pour obtenir un niveau et une structure des variables-objectifs ». Or le professeur Perroux remarque l'importance analytique grandissante du concept d'effet d'entraînement, mais que, par ailleurs, la technique matricielle (et son utilisation dans les tableaux interindustriels) est difficilement confrontable aux modèles plurisectoriels, seuls capables d'intégrer efficacement ce nouvel outil d'analyse. Ayant discerné les deux grandes tendances des techniques actuelles de planification, François Perroux examine la compatibilité ou l'incompatibilité pouvant exister avec le concept d'effet d'entraînement.

Pour la planification à partir des grands agrégats, si le tableau interindustriel permet, pour un niveau d'emploi final voulu, de déterminer les composantes sectorielles nécessaires, l'analyse de F. Perroux admet une dualité quasi constante entre secteurs entraînants et secteurs entraînés qui ne peut être interprétée par la technique matricielle. Ainsi, les conséquences des effets d'entraînement par l'investissement, les revenus, les salaires... figurent, dans le tableau, dans la ligne des valeurs ajoutées sans que leurs fonctions entraînantes soient distinguées. Il en est de même pour les influences extérieures aux composantes du tableau (changement d'institutions, dynamique de la population, etc.). Or, le planificateur a besoin de cette

« constellation durable d'effets asymétriques et irréversibles » que la matrice peut seulement mettre en lumière. D'où la nécessité, selon le professeur Perroux, de compléter les modèles (statiques) compatibles avec l'expression matricielle par des modèles à secteurs entraînants et à secteurs entraînés, « faute de quoi on élimine de l'analyse des faits décisifs pour la croissance et le développement ».

L'autre grande tendance de la planification contemporaine — à partir de petits agrégats (considérés comme des « projets spécifiques d'investissement » et non comme des firmes ou des ménages) — ne peut être d'un grand secours pour le planificateur car elle n'explicite pas les effets d'entraînement. Elle exige que les projets spécifiques (petits agrégats) soient déterminés et appréhendés en termes de produits, c'est-à-dire aussi bien l'efficacité de l'investissement initial que celle de l'investissement entraîné, ce qui suppose « leur distinction conceptuelle et opérationnelle et la connaissance de leurs coefficients d'efficacité respectifs » (ce qui est loin d'être le cas en règle générale).

En abordant la deuxième partie de son étude qui concerne les effets d'entraînement et leur intégration dans un modèle à deux secteurs, le professeur Perroux situe bien les difficultés méthodologiques auxquelles risque de se heurter son analyse si on essaie de l'appliquer à une économie quelconque. Dans l'analyse de l'investissement entraînant, il est, en effet, indispensable de déterminer à priori :

- les investissements structurellement entraînants sans les assimiler les uns aux autres (investissements d'innovation et investissements publics, par exemple),
- les itinéraires principaux de la propagation des effets (donc aussi bien d'efficacité que les liaisons intersectorielles, sans omettre les fonctions de comportement, les rapports de forces sociales en présence, etc.).

Ces problèmes étant « supposés résolus », François Perroux pose le problème de savoir « quelles relations peut-on découvrir, entre les changements dans la structure de l'industrie et le taux de croissance du produit industriel ? » Pour y répondre, l'auteur distingue les « industries de croissance » (qui formeront par la suite le secteur I du modèle) qui se subdivisent en « industries modernes » et « industries entièrement nouvelles ». Les effets d'entraînement de ces industries sont de nature très variable : on rencontre tour à tour des effets de dimension, de productivité ou d'innovation. En les formalisant, F. Perroux essaie également d'expliquer ces effets à partir de trois caractéristiques fondamentales des industries de croissance :

- elles ont un taux d'accroissement de leur produit supérieur au taux moyen de l'ensemble du produit industriel,
- le taux d'accroissement de leur productivité est également supérieur à la moyenne,
- elles ont une participation croissante au produit total de l'industrie.

Avant d'élaborer son modèle à deux secteurs, F. Perroux analyse la nature des investissements, les effets réciproques des investissements du secteur à croissance forte (I) et du secteur à croissance faible (II). Ces relations entre les deux secteurs, remarque-t-il, sont généralement asymétriques, pouvant entraîner l'innovation, l'adaptation ou l'absorption du secteur II. Mais l'investissement du sec-

teur I peut également avoir des reflets négatifs (stérilisation des brevets, par exemple). En toute hypothèse on constate un déplacement relatif de la capacité d'investissement et de la masse des profits à l'avantage exclusif du secteur I qui renforce ainsi sa position déjà dominante. La seule inconnue, dans ce schéma est la stratégie des groupes économiques et financiers présents à la fois dans le secteur I et dans le secteur II. La tendance est-elle à l'intégration verticale pure et simple ? Rien ne permet de l'affirmer. Ces analyses, malgré leur complexité, permettent-elles de tirer des enseignements pour la politique économique ? Le professeur Perroux répond affirmativement, en affirmant que ces analyses des effets d'entraînement permettent d'orienter le renouvellement du capital en l'axant sur les industries entraînant, de déterminer l'impact d'un changement dans les institutions, de contrôler les investissements de monopole.

Enfin, dans un dernier développement, F. Perroux, constatant une nouvelle fois les lacunes de l'analyse économique du secteur public, essaie d'intégrer ce dernier à son schéma non sans faire état des difficultés soulevées. Selon lui, il est indispensable d'établir un tableau industriel mettant en évidence les entreprises nationales et permettant de suivre leurs liaisons en amont comme en aval, car « l'investissement public peut faire ce que ne fait pas l'investissement privé » et être « le moteur du plein développement des ressources stérilisées ».

On a reproché (François Perroux notamment) aux modèles post-keynésiens de ne pas donner une représentation satisfaisante du fonctionnement des économies occidentales (et encore moins des économies sous-développées). De par leur nature, de par le choix d'un nombre limité de variables, il ne pouvait en être autrement, mais si l'on est séduit par l'analyse du professeur Perroux, par son caractère global et par son souci constant d'intégrer toutes les variables (même non quantifiables), on peut imaginer à quelles difficultés se heurteront les techniciens de la planification s'ils veulent transposer dans les faits (c'est-à-dire dans leur plan) cet aspect essentiel de l'étude dynamique de la croissance qu'est le concept d'investissement entraînant. Une telle transposition suppose en effet une connaissance exhaustive de l'économie considérée tant au point de vue économique qu'au point de vue social. Quels sont les pays qui peuvent, à l'heure actuelle, se vanter d'être parvenus à un tel stade ? Le modèle très descriptif du professeur Perroux se ressent de ces lacunes dans la connaissance économique. De ce fait, est-il vraiment « opératoire » ?

Apparemment, il vaut plus par les recherches qu'il suggère aux chercheurs que par les orientations qu'il donne aux planificateurs. N'est-ce pas là son mérite essentiel ?

R. D. Hirsch

Nouvelles conditions internationales de la croissance, CAHIERS DE L'INSTITUT DE SCIENCE ÉCONOMIQUE APPLIQUÉE, série P, no 10. Un vol., 5¾ po. x 8¾, broché, 337 pages. — Paris, 1964.

La série P des Cahiers sur les relations économiques internationales prolonge les séries A, P et R. Ce Cahier marque donc le début de la nouvelle politique.